

Tel qu'il était en 1895, tel il est resté jusqu'à son dernier jour, avec sa magnifique barbe blanche dont son figaro avait fait un chef-d'œuvre de l'art capillaire. A l'époque, le président du Gouvernement était seul à avoir droit au titre de Ministre, exactement de Ministre d'Etat, et au qualificatif d'« Excellence ». Ses collègues du Gouvernement, bien qu'investis des pouvoirs et responsabilités de véritables ministres à portefeuille, ne portaient que le titre de directeur général jusqu'en 1936. Seul aussi le bicorne du Ministre d'Etat était crêté de plumes blanches ; enfin, Paul Eyschen était l'unique détenteur en activité du grand-cordon du Lion d'Or de la Maison de Nassau, qui lui avait été conféré en 1893 et qu'il portait de préférence dans les grandes occasions. De moins en moins nombreux sont ceux qui gardent encore la vision du Premier ministre allant en sobre uniforme au Te Deum pour les anniversaires de naissance du Souverain. Pendant des années les autorités et corps constitués se rendant à la cérémonie religieuse s'entendaient gratifier collectivement de vivats poussés par le pittoresque Jean Huss, « propriétaire de la confiance publique » ; seul le Ministre d'Etat était salué en nom personnel par le cri de « Vive den Här Eyschen ! », manifestation de la gratitude pour maintes pièces blanches discrètement empochées.

Travailleur infatigable, l'esprit toujours tendu, Paul Eyschen n'était pourtant pas de l'espèce sédentaire. Ce n'était pas dans son tempérament ; il aimait être en mouvement. Déjà du temps de l'association avec son frère Xavier, celui-ci préparait les dossiers de l'étude, tandis que Paul se chargeait des plaidoiries. Quelques riverains des rues Chimay et Notre-Dame se rappelleront les allées et venues de l'homme populaire entre la maison paternelle et le Refuge Saint-Maximin. Souvent, accrochant un passant, il l'emmenait à son cabinet, ou faire un tour au boulevard du Viaduc, devenu plus tard boulevard Roosevelt, ou même plus étendu par le Pont Adolphe et la Passerelle, depuis que le circuit était établi. Des fois aussi, il appelait un collaborateur pour une telle promenade. Toujours c'était pour quelque suggestion, pour discuter quelque problème, ou pour brosser l'esquisse d'un travail à faire. Au Gouvernement également, c'était un délassement pour le Ministre d'Etat d'aller de l'un à l'autre de ses deux bureaux séparés par le couloir.

Certes, les travaux de longue haleine, les rapports importants ne manquent pas au tableau, depuis ceux faits par le jeune député à l'âge de 27 ans sur la revision de la constitution en 1868, et deux ans après sur la question de l'évêché et les affaires ecclésiastiques, jusqu'à la publication en 1890 de son « Staatsrecht », œuvre capitale et somme de patients efforts, ou encore l'étude sur la « position du Luxembourg selon le droit des gens », publiée en 1899 dans la Revue de droit international et de législation comparée. De plus en plus, toutefois, Paul Eyschen faisait confiance à ses collaborateurs, stimulait et encourageait leurs initiatives, avait recours aux spécialistes, ou encore aux travaux d'équipe et collectifs. Méthode féconde et de rendement fruc-